

couché sur la glace. Il s'approcha de lui, le souleva et leva les bras au ciel avec désespoir.

André Vasling, qui le suivait de près avec le reste des matelots, accourut et s'écria :

« C'est un des naufragés ! C'est notre matelot Cortois ! »

— Il est mort répliqua Penellan, mort de froid ! »

Jean Cornbutte et Marie arrivèrent auprès du cadavre, que la glace avait déjà raidi. Le désespoir se peignit sur toutes les figures. Le mort était l'un des compagnons de Louis Cornbutte !

« En avant ! » s'écria Penellan.

Ils marchèrent encore pendant une demi-heure, sans mot dire, et ils aperçurent une élévation du sol, qui devait être certainement la terre.

« C'est l'île Shannon, » dit Jean Cornbutte.

Au bout d'un mille, ils aperçurent distinctement une fumée qui s'échappait d'une hutte de neige formée par une porte en bois. Ils poussèrent des cris. Deux hommes s'élançèrent hors de la hutte, et, parmi eux, Penellan reconnut Pierre Nouquet.

« Pierre ! » s'écria-t-il.

Celui-ci demeurait là comme un homme hébété, n'ayant pas conscience de ce qui se passait autour de lui. André Vasling regardait avec inquiétude mêlée d'une joie cruelle les compagnons de Pierre Nouquet, car il ne reconnaissait pas Louis Cornbutte parmi eux.

« Pierre ! C'est moi ! s'écria Penellan ! Ce sont tous tes amis ! »

Pierre Nouquet revint à lui et tomba dans les bras de son vieux compagnon.

« Et mon fils ! Et Louis ! » cria Jean Cornbutte avec l'accent du plus profond désespoir.

## XII.

### RETOUR AU NAVIRE.

A ce moment, un homme, presque mourant, sortant de la hutte, se traîna sur la glace.

C'était Louis Cornbutte.

« Mon fils ! »

— Mon fiancé ! »

Ces deux cris partirent en même temps, et Louis Cornbutte tomba évanoui entre les bras de son père et de la jeune fille, qui l'entraînèrent dans la hutte, où leurs soins le ranimèrent.

« Mon père ! Marie ! s'écria Louis Cornbutte. Je vous aurai donc donc revus avant de mourir ! »

— Tu ne mourras pas ! répondit Penellan, car tous tes amis sont près de toi ! »

Il fallait que André Vasling eût bien de la haine pour ne pas tendre la main à Louis Cornbutte ; mais il ne la lui tendit pas.

(A continuer.)

## LES CANADIENS-FRANÇAIS.

On lit dans le *Mail* de Toronto, l'article suivant qui est très sympathique aux Canadiens-Français :

« Nos compatriotes d'origine Française font de grands préparatifs pour célébrer dignement leur fête nationale, le 24 juin prochain, et il y a tout lieu de croire que cette fête sera époque dans leur histoire. Les Canadiens-Français établis aux États-Unis de même que les Acadiens, doivent s'y faire représenter par des délégués ; ce sera, en un mot, une véritable assemblée de la race Canadienne-Française toute entière. Le développement de ce peuple est une véritable merveille ethnologique.

Lorsque Champlain laissa la colonie, quarante familles tout au plus composaient la nationalité Canadienne-Française ; et l'on croit que le nombre des émigrés de la vieille France, qui sont venus s'établir au Bas Canada, n'a pas dépassé vingt mille.

« Lors de la conquête, 60,000 Canadiens-Français sont passés sous la domination de l'Angleterre, et aujourd'hui la population de cette partie du pays dépasse un million et demi. Les dévastations des Indiens, les guerres avec l'Angleterre, les charges écrasantes du système seigneurial, et les terribles influences Anglo-Saxonnes dont ils ont été entourés depuis la capitulation, tout ceci aurait infailliblement anéanti une race ordinaire, ou aurait eu du moins pour résultat de la faire disparaître dans l'agglomération des races qui composent notre population. Mais, en dépit de ces obstacles, les Canadiens-Français ont cru et se sont multipliés ; ils ont même conservés intacts leur langue, leur foi et leurs institutions d'autrefois.

« On a dit du peuple d'Israël en Egypte que plus il subissait de revers plus il augmentait en nombre ; on peut, avec raison, appliquer ces paroles aux Canadiens-Français. Plus ils ont eu à souffrir de l'apathie ou de la trahison de leurs gouvernants Français, de la férocité et de la barbarie des sauvages, des rigueurs de la féodalité et des misères inhérentes à la colonisation dans un pays peu connu, plus ils ont prospéré, plus ils se sont accrus en nombre et en influence. Bien que depuis nombre d'années le courant de l'émigration française se soit arrêté, la province de Québec a pu fonder de nombreux établissements, tant à l'est qu'à l'ouest de la Nouvelle Angleterre.

« Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les Canadiens-français aient pu conserver la langue de leurs aïeux. En Irlande comme en Écosse la langue Celtique disparaît rapidement. Les populations des villes l'ont abjurée depuis longtemps, et celles des campagnes achèvent de l'oublier. Dans le Bas-Canada, au contraire, tous de quelque rang qu'ils soient, sont fiers de leur langue. Lors de la Confédération, ils n'ont pas manqué de stipuler que la langue française serait la langue officielle autant que la langue anglaise. Les cultivateurs y parlent le français du 17<sup>e</sup> siècle, tandis que les classes élevées parlent et écrivent le français moderne mieux que la grande moyenne des Parisiens.

« Sous le rapport intellectuel, la race est loin d'avoir diminué. Le marin canadien, petit-fils du marin breton, est aussi habile que son aïeul. L'homme de chantiers n'a pas dégénéré de son prototype, le *coureur des bois*. L'habitant ca-

nadien est sous tout rapport de beaucoup supérieur au paysan breton ou normand, tandis que l'histoire fait foi de la supériorité des classes instruites. Papineau, Lafontaine, Morin, et Cartier en politique ; Garneau et Ferland en histoire ; les frères Hamel en peinture ; De Gaspé, Faillon et Casgrain en littérature, seraient l'honneur d'aucune nation, tandis que la jeune génération donne les plus belles espérances.

« Dans ces circonstances ce n'est pas le champ qui manquera à l'éloquence des orateurs le 24 juin prochain. A la vérité les Canadien-français n'ont pas de gloires militaires dont ils puissent s'enorgueillir, du moins ils peuvent se vanter de s'être conduits comme des hommes, chaque fois qu'un danger a menacé leur patrie, et depuis 120 ans de n'en avoir pas cédé en fait de zèle et de loyauté, à leurs anciens ennemis. Leurs victoires ont été des victoires pacifiques : la conquête de la forêt, l'asservissement de la globe. C'est dans cette voie qu'ils ont cueilli leurs plus grands triomphes. »

—:0:—

— Pas toujours heureux, nos libres-penseurs, surtout quand ils attaquent la religion ; a preuve la leçon essayée par l'un d'eux dans une petite commune des environs de Bruxelles où il vient d'acquiescer un châlet.

Cet individu, se promenant avec son enfant, sorte de monstre obscur, avise une brave paysanne qui sortait de l'église. Il l'aborde aussitôt et commence un beau discours sur les avantages de la libre-pensée : — Voyez mon garçon, disait-il ; est-il assez gros, frais, gras et rose ; il n'est pourtant pas baptisé !

— Not' co' hon non plus, — répond tranquillement la commère.

—:0:—

*Ce qu'une femme mariée ne peut s'empêcher de penser.*

Qu'elle était une jolie fille à 16 ans.

Qu'elle a eu beaucoup de prétendants et qu'elle a refusé de beaux partis.

Que toutes ses amies ont cinq ans de plus qu'elles ne disent.

Que si son mari avait toujours suivi ses avis, il serait beaucoup plus riche aujourd'hui.

Que tout le monde se fait une idée exagérée de mademoiselle Trois Étoiles, qui serait beaucoup plus jolie si elle mettait moins d'extravagance dans sa toilette.

— Que sa belle-mère est une femme très insupportable.

Que ses filles sont beaucoup plus jolies que celles de madame X.

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... \$0.50  
Six mois..... 0.25  
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU.

170 1/2 rue Spjarks, Ottawa.